

# FRAGMENTS D'INDICIBLE

CARREFOUR DE LA PORTE DE PARIS



BECKETT

“Non, je ne me suis jamais échappé, et même les limites de ma région, je les ignorais. Mais je les croyais assez reculées. Mais cette croyance n’était basée sur rien de sérieux, c’était une simple croyance. Car si ma région avait fini à portée de mes pas, il me semble qu’une sorte de dégradation me l’aurait fait pressentir. Car les régions ne finissent pas brusquement, que je sache, mais se fondent insensiblement les unes dans les autres. Et je n’ai jamais rien remarqué de la sorte. Mais aussi loin que je sois allé, dans un sens comme dans un autre, cela a toujours été le même ciel, et la même terre, exactement, jour après jour, et nuit après nuit. D’autre part, si les régions se fondent insensiblement les unes dans les autres, ce qui reste à prouver, il est possible que je sois maintes fois sorti de la mienne, en croyant y être toujours. Mais je préférais m’en tenir à ma simple croyance, celle qui me disait, Molloy, ta région est d’une grande étendue, tu n’en es jamais sorti, et tu n’en sortiras jamais. Et où que tu erres, entre ses lointaines limites, ce sera toujours la même chose, très précisément.”

NOTE 53



“[...] C’est la lumière plombée du ciel noir ; la terre retournée par le fer. C’est l’instant où, avant le cri, cette boule de chair androgyne suspendue entre la vie et la mort retient notre souffle. Mais comment dire, dans une saturation d’informations inertes, cette exception de choc, cette exception de présence... ce temps d’un grand silence ?

[...]

Le choc commande l’arrêt par la présence. Cette présence naît de l’objet ou plutôt de l’existence de formes contenues. Car si grande soit la tension, les forces ne déchirent pas l’objet. Elles se diffusent au-delà de ses limites dans un flux d’énergie concentré. Trop d’agitation, trop de dispersion, et l’objet ne tient plus, il se disloque dans l’espace.”





“J’aimerais qu’il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l’arbre que j’aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

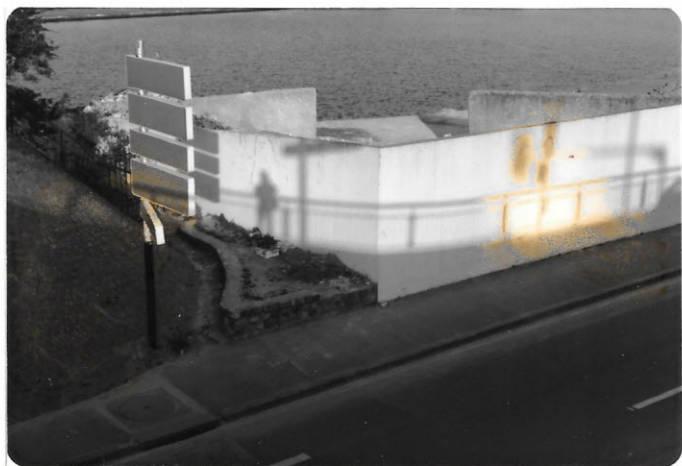
De tels lieux n’existent pas, et c’est parce qu’ils n’existent pas que l’espace devient question, cesse d’être évidence, cesse d’être incorporé, cesse d’être approprié. l’espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n’est jamais à moi, il ne m’est jamais donné, il faut que j’en fasse la conquête.”







“Les poutres. Tout le monde est parti. Les puits. C’était si plein. La nostalgie. Il y avait tant de gens. La menace. Il y avait tant de choses. Le silence. Il y avait tant de bruit. Le vent. Que s’est-il passé ? La poussière. Il a bien fallu du temps pour que cela sorte. La distance. Pour que cela s’écoute. L’absence. Avec bousculade et remous. La perspective. Mais non. Le temps qui passe. Cela a été si soudain. Le froid. En un clin d’œil. La surface. Ou bien j’ai été saisi par une longue syncope. L’écho. Un évanouissement. Les piliers. Et l’on m’a oublié. [...]”





“Certains paysages me guérissent de tout, de la fatigue à continuer certains jours, de ce thé trop infusé du travail, de ce trop de parole et de courtoisie où masquer la lassitude fréquente de la plupart des rapports sociaux, en cette fin de siècle fatiguée, commémorative.

J’aime les paysages en rupture de ban, les mals considérés, ceux que je crois très attentifs à la force que j’ai à les attendre, à tout bien considérer de leur richesse, et des lignes secondes d’une échappée. Je traque les paysages pour m’en imprégner, pour ramener en moi le rayonnement qu’ils peuvent produire. J’en connais les résistances et en parcours l’effort.”





“Je plate-d’autobus-formais co-  
foulitudinairement dans un  
espace-temps lutécio-mériennal  
et voisinnais avec un longicol  
tresseautourduchapeauté mor-  
veux. Lequel dit à un  
quelconquanonyme : “Vous me  
bousculapparaissez.” Cela éjaculé,  
ce placelibra voracement. Dans  
une spatiotemporalité postérieure,  
je le revis qui placesaintlazarait  
avec un X qui lui disait : tu  
devrais boutonsupplémenter ton  
pardessus. Et il pourquexpliquait  
la chose.”







“L’horizon, surligné d’accents vaporeux, semble écrit en petit caractères, d’une encre plus ou moins pâle selon les jeux de lumières.

De ce qui est plus proche, je ne jouis plus que comme d’un tableau,

De ce qui est encore plus proche que comme de sculptures, ou architectures,

Puis de la réalité même des choses jusqu’à mes genoux, comme d’aliments, avec une sensation de véritable indigestion,

Jusqu’à ce qu’enfin, dans mon corps tout s’engouffre et s’envole par la tête, comme par une cheminée qui débouche en plein ciel.”





“Quand la nuit s’étend,  
elle se laisse tomber au hasard,  
elle enveloppe et elle sape  
les carcasses atroces,  
et si tu peux te perdre  
du côté du fleuve,  
il te calmera jusqu’à ce que  
tu ne puisses plus respirer...  
Comme elle est belle la ville  
et ses lumières  
seulement pour les fous.  
Celui qui veut  
il la découpe en tableaux.  
Là, c’est l’heure où le silence  
balance sur les eaux du fleuve,  
le rythme des horloges  
qui pourrissent.”







“Mais il arrive parfois, tant la vitalité que cela possède est obstinée, que sous tous les édifices que le mot Amour a dressés, sous les palais somptueux, les musées, les vieilles demeures délabrées, en partie délaissées, les prisons, les asiles d’aliénés, les maisons de retraite, les modestes pavillons, les gratte-ciel superbes... qu’à travers tout ce marbre, ce ciment, ce verre et ce béton, soudain, comme dans un monde encore intact et innocent, quelque chose d’à peine perceptible... venu d’où ?... se dégage... et ne trouvant sa place nulle part, aucun mot n’est là pour le recevoir... vacille et puis dans ces mots, les plus modestes et discrets qui soient, les plus effacés... la couleur du ciel... le goût de l’orangeade ou du café... dans les espaces vides en eux s’abrite et porté par eux s’élève... doucement palpite.”





“Lorsque tu marches dans la rue, poursuivait-elle, tu dois te souvenir de ne faire qu’un pas à la fois. Sinon la chute est inévitable. Tes yeux doivent être constamment en alerte, braqués vers le haut, le bas, devant, derrière, surveillant d’autres corps, à l’affût de l’imprévisible. [...].

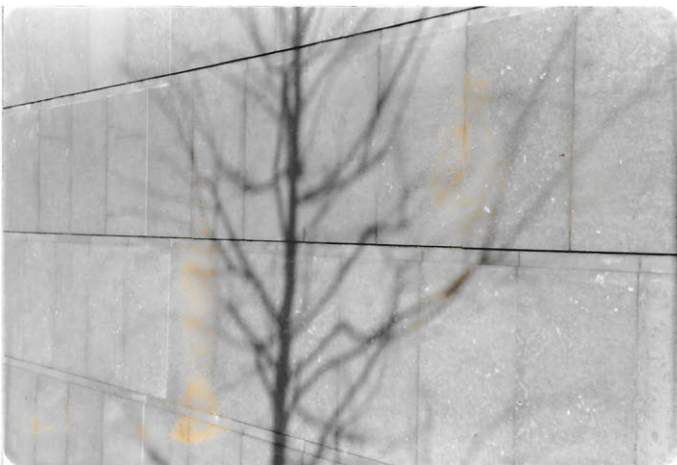
[...]. Tu ne sais jamais quelle rue prendre, ni laquelle éviter. Par bribes, la ville te dépouille de toute certitude. Il ne peut jamais exister de chemin tracé d’avance, et tu ne peux survivre que si rien ne t’est nécessaire. Tu dois pouvoir tout changer de but en blanc, laisser tomber ce que tu fais, repartir en arrière. A la fin, il n’y a rien qui échappe à cette règle. Par conséquent, il te faut apprendre à déchiffrer les signaux.”





Vous l'avez connue, reposée après le sommeil, pure avec ses rues vides. Vous connaissez ses avenues désertes, vous avez entendu le sourd murmure du vent [...], vous l'avez vu s'éveiller, revenir à la vie.

Vous l'avez connue reposée après le sommeil, pour sortir, vous l'avez vue lisse et racée comme une panthère, sa robe luisant des milles feux du port. Vous l'avez connue brûlante ou irritable, frémissante d'amour ou de haine, provoquante, soumise, cruelle, injuste, douce et poignante. Vous l'avez connue sous tous ses aspects, tous ses visages.







“Même à Raïssa, ville triste, court un fil invisible qui par instants réunit un être vivant à un autre et se défait, puis revient se tendre entre des points en mouvement, dessinant de nouvelles figures rapides, si bien qu’à chaque seconde la ville malheureuse contient une ville heureuse sans même qu’elle sache exister.”

“Tu auras tiré de mon discours cette conclusion, que la véritable Bérénice est une succession dans le temps de villes différentes, alternativement justes et injustes. Mais ce dont je voulais te faire part n’est pas là : savoir, que toutes les Bérénice à venir sont déjà en cet instant présentes, enroulées l’une dans l’autre, serrées, pressées, inextricables.”





“Sa conclusion logique (celle de Bloom), après avoir pesé le pour et le contre, et sauf erreur possible ?

Que ce n’était pas un arbreciel, ni un antreciel, ni un animalciel, ni un hommeciel. Que c’était une Utopie, parce qu’il n’y avait pas de méthode connue du connu à l’inconnu ; que c’était un infini qui pouvait également s’interpréter comme fini grâce à l’opposition vraisemblable autant que supposée d’un ou plusieurs corps également de la même et de différentes grandeurs ; que c’était un mobile de formes illusoires immobilisé dans l’espace, remobilisé dans l’air ; un passé qui avait peut-être cessé d’exister en tant que présent avant que ses futurs spectateurs fussent entrés dans la réalité de la présente existence.”





“Pourquoi le ciel devient-il tout à coup remarquable pour moi ? Il ne le remarquait pas en réalité, il le voyait seulement, concerné, sans arrière-pensées. Quelques pas durant, ce ciel l’absorba entièrement au point qu’après coup, il se mit à penser : ce à quoi j’aimerais arriver, c’est supporter plus longtemps ces moments vides de moi et pourtant remplis où l’on n’observe rien de particulier, sans non plus rien laisser échapper. Et pourtant, au coup d’œil suivant sur les nuages, il fut de nouveau irrité. Que tout disparaisse, enfin ! Il marcha de nouveau au milieu du trottoir, les mains sur les hanches et il avait envie d’être grossier avec quelqu’un.

Passez, les gens sensés !”

